

LA PHOTOGRAPHIE, UN ART DE LA DIPLOMATIE

Directrice générale de l'Office des Nations unies, à Genève, Tatiana Valovaya a profité du premier confinement, au printemps dernier, pour photographier sous un jour différent le Palais des Nations

Joerg Bader et Anna Iatsenko

Du 24 février au 17 mars, l'exposition *Palais des Nations: Un temps de réflexion*, coorganisée par le Centre de la photographie Genève (CPG) et le Projet de changement de perception de l'ONU, sera présentée dans l'espace d'affichage public genevois. Cette série a été réalisée durant le premier confinement par Tatiana Valovaya, directrice générale de l'Office des Nations unies. L'occasion pour les deux responsables du CPG de s'entretenir avec la diplomate russe sur le rôle que jouent les images dans sa vie.

Quel est votre rapport personnel à la photographie ?

Dans ma famille, il y avait un vieux Leica qui appartenait autrefois à mon grand-père. Par la suite, ma grand-mère l'a donné à mon père. C'était une période où la photographie n'était pas considérée comme étant une activité féminine. Or, alors que j'étais encore assez jeune, on m'a donné ce Leica pour prendre des photos de la famille et j'ai adoré ça... Mais il était très, très difficile à l'utilisation, car entièrement manuel. Puis mon père, qui était journaliste, m'a ramené d'un de ses voyages un petit appareil photo de poche automatique. C'était tellement facile de prendre des photos avec, car il suffisait simplement d'appuyer sur un bouton.

Après mes études supérieures, j'ai commencé à travailler en tant que journaliste dans un grand journal russe. En temps normal, nous étions accompagnés par un photographe, et j'ai beaucoup appris sur leur manière de travailler en les observant. À l'époque, être photographe était considéré comme un métier masculin, car il y avait beaucoup de matériel très lourd à transporter et beaucoup de connaissances techniques à maîtriser. Mais, un jour, j'ai reçu une demande de la part de l'éditeur : « Tatiana, si vous pouvez ramener juste quelques photos toutes simples, ce serait vraiment bien. » Et c'est là que j'ai commencé à prendre des photos avec cette « boîte à savon ».

C'est au début des années 1990, alors que je travaillais à Bruxelles en tant que diplomate, que j'ai découvert ma passion pour les voyages. Pour moi, le fait de voyager est étroitement lié à la photographie,

car, si c'est une chose de voir, prendre une image pour garder un souvenir est une expérience absolument différente. La photographie est un moyen de découvrir le monde.

La photographie est donc, pour vous, directement liée à la mémoire ?

Elle représente la mémoire, mais c'est aussi une vision pour l'avenir. Mon laboratoire, c'est la photographie de rue; je pense vraiment qu'il faut prendre des photos des choses ou des moments qui nous marquent. Cependant, bien souvent, quand vous regardez de nouveau une photo, vous y voyez des choses que vous n'aviez pas remarquées au moment de la prise de vue. À cet instant, vous vous projetez aussi dans l'avenir. J'adore, par exemple, les photos de certains endroits en ruine, abandonnés, car on s'y trouve en présence d'histoires, et il y a toujours des leçons à en tirer pour le futur. La photographie nous permet de nous réorienter vers ce futur, même si, sur le moment, nous ne le trouvons pas particulièrement réjouissant.

Il y a aussi un autre aspect de la photographie. Peut-être que cela a trait à une vision différente de la vôtre, mais, pour moi, la photographie est très semblable à certaines situations que nous vivons dans les négociations internationales : une photographie est un document. Si vous prenez un sujet, comme, par exemple, le Palais des Nations, et que vous demandez à une centaine de photographes de prendre un seul cliché qui serait « la » vraie image du Palais des Nations, vous aurez une centaine de photos très différentes. Mais chacune de ces photos

sera vraie, toutes seront correctes; ce sont les angles et les prises de vues qui seront différents. Et si vous demandez ensuite à une centaine de personnes de choisir celle qui sera « la » bonne image du Palais, vous aurez beaucoup de querelles, beaucoup de discussions. C'est la même chose dans les affaires internationales...

Lorsque vous avez un appareil entre les mains, avez-vous une autre vision du monde ?

Oui, absolument. Mais, pour moi, cette vision n'est pas réductrice. Le Palais des Nations en est un très bon exemple. Quand je suis arrivée ici, j'étais tout le temps pressée – je devais me dépêcher pour des rendez-vous, rencontrer beaucoup de monde. J'avais lu les livres sur le Palais et j'en connaissais l'histoire, mais je ne le voyais pas en tant qu'édifice. Dans les photographies de ma série, vous ne voyez pas uniquement l'architecture, vous commencez vraiment à réfléchir à ce qui s'est passé entre les murs : les photographies montrent l'esprit du lieu.

C'est seulement lors de la fermeture, et en m'y promenant toute seule avec mon appareil, que j'ai enfin pu me laisser pleinement imprégner par cet endroit et imaginer comment, après la Première Guerre mondiale, après toutes ces souffrances, après la pandémie de grippe espagnole, la Société des Nations a été créée, et comment il a été décidé de construire le Palais. Au lieu d'un débat très pragmatique sur l'utilisation du Palais Wilson, anciennement Hôtel National et qui abritait à l'époque la Société des Nations, les gens ont commencé à penser à la nécessité de construire un nouveau type de bâtiment à une échelle grandiose. Ce devait être un palais, et pas seulement un immeuble abritant des bureaux.

Est-ce que vos photographies sont aussi une célébration de l'architecture ?

C'est une célébration de l'architecture qui incarne une déclaration politique très forte. Jadis, c'étaient les rois et les ducs qui construisaient des palais, précisément dans le but d'impressionner. Là, ce sont les nations elles-mêmes qui construisaient un palais ouvert aux nations.

Avez-vous eu l'impression de ressentir une présence, ou l'esprit de personnalités historiques ?

Chaque château et chaque palais doit absolument avoir son propre fantôme, au sens figuré bien sûr... Les fantômes sont, en quelque sorte, une représentation de la mémoire des lieux qu'ils hantent. C'est la connexion avec la mémoire du lieu qui procure un

état émotionnel très particulier. Pendant le confinement, quand je me promenais ici, le Palais était vide, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'il était abandonné. Au contraire, je pense que ses murs nous transmettent un message encourageant, car tant d'événements s'y sont déroulés, tant de défis y ont été surmontés. Quand vous en prenez conscience, vous pouvez alors vous dire que nous trouverons également des solutions à nos problèmes actuels.

Vous avez parlé d'émotion, et vous l'utilisez dans votre travail photographique. Mais que pensez-vous de la place et de l'utilisation des émotions en politique ?

Les émotions sont très importantes. Normalement, lorsque vous venez à une réunion internationale sérieuse, vous ne remarquez pas forcément comment cet endroit crée une ambiance très solennelle. Parfois, nous oublions qu'il faut être très idéaliste en relations internationales. La prospérité, le développement, la paix, le désarmement sont parfois perçus comme étant des souhaits très idéalistes qu'on s'obstine à traiter de manière très pragmatique. Souvent, lors des négociations, nous débattons de minuscules détails qu'il faut savoir mettre de côté afin d'essayer de penser à quelque chose de plus grand, comme ce que nous voulons dans vingt ans. Personne ne veut se quereller à propos des tarifs ou des normes techniques.

Un exemple que j'affectionne tout particulièrement est celui des objectifs du développement durable. Ce projet a été pensé comme une vision pour l'humanité, fait office de feuille de route jusqu'en 2030 et, je l'espère très sincèrement, bien au-delà de cette date. Si, au cours de cette décennie, nous réussissons à nous y tenir, nous pourrions changer notre état d'esprit, non pas parce que quelqu'un à qui nous devons rendre des comptes nous contrôle, mais parce que la durabilité sera devenue notre mode de vie. La pandémie nous a montré pourquoi nous avons vraiment besoin des objectifs de développement durable, car ils tentent de donner une réponse à tous les défis, comme le changement climatique, la pauvreté, les inégalités, le genre. Et comme vous le savez, les émotions jouent un rôle important dans tous ces sujets.

Est-ce qu'une sorte d'émotion ou d'affect perceptible ne serait pas aussi lié à la présence de la lumière dans cette série très particulière ?

Si, tout à fait. Vous savez, pendant de nombreux jours, il n'y avait pas de lumière du tout dans certaines parties du Palais à cause des travaux. Et quand

il n'y a pas de lumière, vous ne pouvez pas prendre de photos. La photographie vous fait devenir chasseur de lumière. C'est aussi une leçon pour ma vie professionnelle car, lorsque vous voulez négocier quelque chose mais que vous n'y parvenez pas, vous ne devez en aucun cas baisser les bras. Il y aura un autre jour, différent du précédent, et quelque chose changera.

Quel appareil utilisez-vous ?

J'ai deux appareils Nikon. L'un d'eux utilise une technologie infrarouge, c'est pourquoi la luminosité et les couleurs ressortent de manière différente : l'herbe verte devient blanche, le ciel bleu devient noir. Vous avez parlé de fantômes avant : on considère qu'avec ce type d'appareil, vous pouvez voir plus de fantômes (rires). Vous savez, il y a deux factions en photographie : Nikon et Canon. J'ai fait le choix de ma religion : Nikon. Nikon, en Russie, est le nom du patriarche qui a changé notre religion. Et Canon est exactement « le canon ».

Pourriez-vous nous dire quelques mots à propos du titre de cette série « *Un temps de réflexion* » ?

Le Palais était fermé, nous n'avions pas de réunions, le personnel n'était pas là. Je travaillais toute seule tout en étant dans un état très paisible. J'avais compris que ce n'était pas la fin de l'histoire, que c'était un temps qui nous avait été donné pour la réflexion, afin de comprendre quels sont les vrais enjeux et défis.

Joerg Bader et Anna Iatsenko sont respectivement directeur et directrice administrative du Centre de la photographie Genève. Cette interview a été réalisée dans le cadre d'un partenariat entre l'institution et « Le Temps ».